

Extraits

Voici un résumé de l'action et deux extraits issus de deux traductions différentes, la première en prose et l'autre en vers.

L'action se passe à la fin du VIII^e siècle en Espagne. L'empereur Franc Charlemagne a conquis un Empire qui couvre la France, la Belgique, les Pays-Bas, la Suisse, l'Allemagne, l'Autriche et le Nord de l'Italie actuels. Après sept ans de guerre en Espagne, une seule ville lui résiste : Saragosse, tenue par un Sarrasin (Arabe), le roi Marsile. Ce roi musulman veut chasser Charlemagne par la ruse : il lui envoie un messenger qui promet que Marsile se convertira au christianisme et deviendra son vassal si Charles quitte l'Espagne. L'empereur demande conseil à ses vassaux sur la réponse à apporter. Son neveu Roland, le chevalier le plus fier et le plus courageux de tout l'Empire, détecte une ruse et suggère de continuer la guerre. Au contraire, Ganelon, le beau-frère de Charles (il a épousé sa sœur), qui est aussi le beau-père de Roland (il a épousé sa mère), rejette l'orgueil de son beau-fils et penche pour une solution diplomatique. Il s'agit alors de décider qui sera envoyé discuter d'un éventuel traité de paix avec Marsile, connu pour sa trahison. C'est une mission très dangereuse.

Scène essentielle où se noue le drame. A l'origine, un *malentendu* : GANELON, depuis longtemps en désaccord avec ROLAND, et irrité par la discussion, se méprend sur ses intentions. Ces deux caractères opposés se heurtent vivement et, insensiblement, Ganelon se trouve obligé d'accepter la mission dont il redoute les dangers. Le poète a su, avec un *art déjà classique*, engager l'action par le seul jeu des *caractères*

« Seigneurs barons, qui pourrons-nous envoyer au Sarrasin qui tient Saragosse ? » Roland répond : « Je peux très bien y aller ! » — « Vous ne le ferez certes pas, dit le comte Olivier ; votre cœur est terrible et orgueilleux : je craindrais que vous n'en veniez aux mains. Si le roi le veut, je peux bien y aller . » Le roi répond : « Taisez-vous tous les deux ! ni vous ni lui n'y porterez les pieds. Par cette barbe que vous voyez blanchie, malheur à qui désignera les douze pairs ! » Les Français se taisent : les voilà immobiles .

XIX. Turpin de Reims s'est levé de son rang, et dit au roi : « Laissez en paix vos Francs ! En ce pays vous êtes resté sept ans : ils ont eu

beaucoup de peines et d'ahan.¹ Donnez-moi, sire, le bâton et le gant² ; j'irai, moi, vers le Sarrasin d'Espagne et je vais voir à quoi il ressemble. » L'empereur répond avec courroux : « Allez vous asseoir sur ce tapis blanc ! N'en parlez plus, si je ne vous le commande³ ! »

XX. « Francs chevaliers, dit l'empereur Charles, élisez-moi donc un baron de ma marche, pour qu'à Marsile il porte mon message ». Roland dit : « Ce sera Ganelon, mon parâtre⁴. » Les Français disent : « Il peut bien le faire. Si vous l'écartez, vous n'en enverrez pas de plus sage. » Et le comte Ganelon en fut saisi d'angoisse. De son cou, il rejette ses
20 grandes peaux de martre et reste en son bliaut⁵ de soie. Il a les yeux vairs⁶ et très fier le visage ; noble est son corps et sa poitrine large ; il est si beau que tous ses pairs le contemplent⁷. Il dit à Roland : « Fou ! pourquoi cette rage ? On sait bien que je suis ton parâtre, et pourtant tu m'as désigné pour aller chez Marsile. Si Dieu me donne d'en revenir, il t'en naîtra si grand dommage qu'il durera toute ta vie. » Roland répond : « Orgueil et folie ! On sait bien que je n'ai cure de menaces ; mais c'est un homme sensé qu'il faut pour un message : si le roi le veut, je suis prêt à y aller à votre place ! »

XXI. Ganelon répond : « Tu n'iras pas à ma place ! Tu n'es pas mon
30 vassal et je ne suis pas ton seigneur. Charles commande que je fasse son service : j'irai à Saragosse, vers Marsile. Mais je ferai quelque folie avant d'apaiser ma grande colère. » Quand Roland l'entend, il se met à rire.

XXII. Quand Ganelon voit que Roland se rit de lui, il en a un tel deuil qu'il manque éclater de colère ; peu s'en faut qu'il ne perde le sens. Il dit au comte : « Je ne vous aime point : vous avez perfidement tourné vers moi le choix. Droit empereur, me voici présent : je veux remplir mon commandement.

XXIII. A Saragosse, je sais bien que je dois aller. Qui va là-bas ne
40 peut s'en retourner. Par-dessus tout, j'ai pour femme votre sœur, et d'elle un fils, le plus beau qui soit. C'est Baudouin », dit-il, « qui sera un preux. A lui, je laisse mes terres et mes fiefs. Gardez-le bien : je ne le verrai plus de mes yeux⁸. » Charles répond : « Vous avez le cœur trop tendre. Puisque je le commande, vous devez y aller. »

XXIV. Le roi dit : « Ganelon, avancez et recevez le bâton et le gant. Vous l'avez entendu, c'est vous que les Francs désignent. — Sire, dit

— 1 *Ahan* : fatigue (mot aujourd'hui vieilli).
— 2 Ce sont les insignes des messagers.
— 3 Comment vous apparaît Charlemagne dans ces deux laisses ? — 4 *Parâtre* : beau-père (second mari de la mère de Roland).

— 5 *Bliaut* : sorte de courte tunique. — 6 *Vairs* : gris (lat. : *varius* : varié). — 7 Que veut nous montrer l'auteur par cette description ? — 8 Montrez ce qu'il y a d'humain dans ce caractère.

Ganelon, c'est Roland qui a tout fait ! Je ne l'aimerai jamais de mon vivant, ni Olivier, parce qu'il est son compagnon. Les douze pairs, parce qu'ils l'aiment tant, je les défie ici, sire, devant vous . » Le roi
50 dit : « Vous avez trop de colère. Vous irez, certes, puisque je le commande. — J'y puis aller, mais sans le moindre garant, pas plus que Basile, ni son frère Basant. »

XXV. L'empereur lui tend son gant, le droit ; mais le comte Ganelon aurait voulu ne pas être là : au moment où il allait le prendre, le gant tomba par terre. Les Français disent : « Dieu ! qu'en résultera-t-il ? De ce message nous viendra grande perte. — Seigneurs, dit Ganelon, vous en entendrez des nouvelles ! »

XXVI. « Sire, dit Ganelon, donnez-moi votre congé. Puisque je dois aller, je n'ai plus à tarder. » Le roi dit : « Pour Jésus et pour moi ! » De
60 sa main droite il l'a absous et signé du signe de la croix, puis lui a livré le bâton et le bref.

Ganelon, haineux envers Roland, décide de trahir Charlemagne et propose un plan à Marsile qui fera semblant de conclure la paix avec Charlemagne, pour qu'il se retire, confiant l'arrière-garde de son armée à Roland, que les Sarrasins attaqueront alors par surprise. Une fois Roland tué, Ganelon considère que l'armée de Charlemagne ne vaudra plus rien. Marsile approuve le plan. Ganelon rejoint Charlemagne, qui commence à partir avec son armée. Roland prend comme prévu la direction de l'arrière-garde, tandis que Ganelon reste en compagnie de l'empereur.

Les Sarrasins attaquent Roland dans le défilé de Roncevaux. Le chevalier Olivier, grand ami de Roland, signale une énorme troupe sarrasine approchant l'arrière-garde. Il demande à Roland de sonner du cor (ou olifant) pour avertir Charlemagne. Mais Roland préfère mourir en guerrier plutôt que de se déshonorer en appelant à l'aide (il avait un dicton qui disait: il faut toujours avancer et ne jamais reculer).

ANGLO-NORMAND

LXXIX

Dist Oliver: «Sire cumpainz, ce crei
De Sarrazins purum bataille aveir».
Respont Rollant: «E Deux la nus otreit!
Ben devuns ci estre pur nostre rei.
5 Por sun seignor deit hom susfrir destreiz
Ed endurer e granz chalz e granz freiz,
Sin deit hom perdre e del quier e del peil.
Or quart chascuns que granz.colps i empleit,
Que malvaise cançun de nus chantét ne seit!
o Païen unt tort e chrestiens unt dreit.
Malvaise essample n'en serat ja de mei». Aoi.*

FRANÇAIS MODERNE

LXXIX

«Mon compagnon, dit Olivier, je pense
Que nous aurons bataille incessamment».
—«Dieu nous l'octroie!¹ répond le fier Roland.
Bien devons-nous tenir pour notre roi.
Pour son seigneur on doit souffrir détresse,
Endurer tout, et grand chaud et grand froid,
Perdre du cuir et du poil. Sans effroi,
Qu'à bien frapper chacun de nous s'empresse,
Pour éviter chansons à notre endroit.
Païens ont tort, et chrétiens, eux, ont droit.
Mauvais exemple onc² ne viendra de moi».

* on ne sait pas la signification de ces trois lettres

¹ accorde ² jamais

- Oliver montet desur un pui halçur.
 Guardet sur destre par mi un val herbus,
 Si veit venir cele gent païenur,
 5 Sin apelat Rollant, sun cumpaignun:
 «Devers Espagne vei venir tel bruur,
 Tanz blancs osbercs, tanz elmes flambius.
 Icist ferunt nos Franceis grant irur!
 Guenes le sout, li fel, li traïtur,
 10 Ki nus jugat devant l'empereur.
 —«Tais, Oliver, li quens Rollant respunt;
 Mis parrastre est, ne voeill que mot un suns».

LXXXI

- Oliver est desur un pui muntet.
 Or veit il-ben d'Espagne le regnet
 5 E Sarrazins, ki tant sunt asemblez.
 Luisent cil elme, ki ad or sunt gemmez,
 E cil escuz e cil osbercs safrez
 E cil espiez, cil gunfanun fermez.
 Seul les escheles ne poet il acunter:
 30 Tant en i ad que mesure n'en set;
 E lui meïsmes en est mult esguaret.
 Cum il einz pout, del pui est avalet,
 Vint as Franceis, tut lur ad acuntet.

LXXXII

- Dist Oliver: «Jo ai païens veüz: (1039)
 35 Unc mais nuls hom en tere n'en vit plus.
 Cil devant sunt cent milie ad escuz,
 Helmes laciez e blancs osbercs vestuz;
 Dreites ces hanstes, luisent cil espiet brun.
 Bataille avrez, unches mais tel ne fut.
 40 Seignurs Franceis, de Deu aiez vertut!
 El camp estez, que ne seium vencuz»!
 Dient Franceis: «Dehet ait ki s'en fuit.
 Ja pur murir ne vus en faldrat uns»! Aoi.

LXXXIII

- Dist Oliver: «Païen unt grant esforz; (1049)
 45 De noz Franceis m'i sembleit avoir poi.
 Cumpaign Rollant, kar sunez vostre corn,
 Si l'orrat Carles, si retournerat l'ost».
 Respunt Rollant: «Je fereie que fols.
 En dulce France en perdreie mun los.
 50 Sempres ferrai de Durendal granz colps;
 Sanglant en ert li branz entresqu'a l'or.
 Felun païen mar i vindrent as porz:
 Jo vos plevis, tuz sunt jugez a mort».

Sur un haut puy Olivier est monté.
 A droite, il voit, parmi l'herbeux vallon,
 Venir la gent du païen détesté.
 Lors, appelant Roland son compagnon:
 «Quelle rumeur vers l'Espagne j'entends!
 Que de hauberts, de heaumes éclatants!
 A nos Français quel deuil viendra bientôt!
 Gane³ l'a su, le traître, le menteur,
 Qui nous choisit par-devant l'empereur»!
 —«Paix, Olivier! dit le comte aussitôt.
 C'est mon beau-père, il n'en faut sonner mot».

LXXXI

Sur un haut puy Olivier est monté.
 Il voit de là l'Espagne, et quantité
 De Sarrazins en armes rassemblés.
 Il voit briller ces heaumes d'or gemmés.⁴
 Et ces écus, et ces hauberts brodés,
 Et ces épieux, ces gonfanons fixés.
 Son œil ne peut seulement pas compter
 Les bataillons, tant le nombre en est grand.
 Vif est l'émoi que lui-même en ressent.
 De la hauteur au plus vite il descend,
 Puis aux Français il vient tout raconter.

LXXXII

Olivier dit: «Que de païens j'ai vus!
 Jamais nul homme en terre n'en vit plus.
 Ils sont bien là cent mille avec écus,
 Heaumes lacés, de blancs hauberts vêtus,
 Lances en l'air et bruns épieux luisants.
 Vous connaîtrez combat sans précédent.
 Seigneurs Français, Dieu vous donne vertu!
 Tenez au champ, pour n'être pas vaincus»!
 Français s'écrient: «Malheur à qui fuira!
 S'il faut mourir, nul ne vous manquera»!

LXXXIII

Olivier dit: «Les païens sont bien forts,
 Et nos Français bien peu pour cet effort.
 Ami Roland, sonnez de votre cor!
 Charle entendra, ramènera l'armée».
 Roland répond: «Je ne serais qu'un fou.
 En douce France adieu ma renommée!
 Non! Durendal⁵ frappera de grands coups;
 Sanglant sera son fer jusques à l'or.
 Pour leur malheur païens viennent aux ports:
 Je vous le dis, tous sont jugés à mort».

³ Ganelon ⁴ ornés ⁵ l'épée de Roland

- «Cumpainz Rollant, l'olifan car sunez, (1059)
 55 Si l'orrat Carles, ferat l'ost returner,
 Succurrat nos li reis od sun barnet».
 Respont Rollant: «Ne placet Damnedeu
 Que mi parent pur mei seient blasmet
 Ne France dulce ja cheet en viltet.
 60 Einz i ferrai de Durendal asez,
 Ma bone espee que ai ceint al costet:
 Tut en verrez le brant ensanglentet.
 Felun paien mar i sunt assemblez:
 Jo vos plevis, tuz sunt a mort livrez». Aoi.

LXXXV

- 65 «Cumpains Rollant, sunez vostre olifan, (1070)
 Si l'orrat Carles, ki est as porz passant.
 Je vos plevis, ja returnerunt Franc.
 —Ne placet Deu», ço li respunt Rollant,
 «Que ço seit dit de nul hume vivant,
 70 Ne pur paien, que ja seie cornant.
 Ja n'en avrunt reproece mi parent.
 Quant jo serai en la bataille grant
 E jo ferrai e mil colps e sept cenz,
 De Durendal verrez l'acer sanglent.
 75 Franceis sunt bon, si ferrunt vassalment;
 Ja cil d'Espaigne n'avrunt de mort guarant».

LXXXVI

- Dist Oliver: «D'ici ne sai jo blasme. (1082)
 Jo ai veüt les Sarrazins d'Espaigne:
 Cuverz en sunt li val e les muntaignes
 80 E li lariz e trestutes les plaignes.
 Granz sunt les oz de cele gent estrange:
 Nus i avum mult petite cumpaigne».
 Respont Rollant: «Mis talenz en est graigne.
 Ne placet Damnedeu ne ses angles
 85 Que ja pur mei perdet sa valur France.
 Melz voeill murir que huntage me vienget.
 Pur ben ferir l'emperere plus nos aimet».

LXXXVII

- Rollant est proz e Oliver est sage. (1093)
 Ambedui unt merveillus vasselage:
 90 Puis que il sunt as chevaux e as armes,
 Ja pur murir n'eschiverunt bataille.
 Bon sunt li cunte e lur paroles haltes.
 Felun paien par grant irur chevalchent.

—«Ami Roland, sonnez de l'olifant⁶!
 Charle entendra, ramènera l'armée.
 Barons et roi viendront, nous secourant».
 —«Au Seigneur Dieu ne plaise, dit Roland,
 Que mes parents pour moi se voient blâmés,
 Et que la honte en vienne à douce France!
 Non! Durendal frappera d'importance,
 Ma bonne épée, que j'ai ceinte au côté;
 Vous en verrez le fer ensanglanté.
 Pour leur malheur païens sont assemblés:
 Je vous le dis, tous sont à mort livrés».

LXXXV

—«Ami Roland, sonnez votre olifant!
 Charle entendra, qui est aux ports passant.
 Je garantis que reviendront les Francs».
 —«Ne plaise à Dieu, répond le preux Roland,
 Qu'il soit redit par nul homme vivant
 Que pour païens on m'ait ouï⁷ cornant!
 Nul n'en fera reproche à mes parents.
 Quand je serai dans la bataille, alors
 Je frapperai mille coups et sept cents;
 De Durendal l'acier sera sanglant.
 Nos bons Français frapperont, fiers et forts;
 Rien n'ôtera ceux d'Espaigne à la mort».

LXXXVI

Olivier dit: «Quel blâme craignez-vous?
 Je les ai vus, les Sarrazins d'Espaigne:
 Ils couvrent tout, le val et la montagne,
 Et, par delà, la lande et la campagne.
 Grande est l'armée étrangère; mais nous,
 Que faire avec si faible compagnie?»
 Roland répond: «Plus grande est mon ardeur.
 A Dieu ne plaise, à ses anges bénis,
 Que France, en moi, perde de sa valeur!
 Plutôt mourir que souffrir déshonneur!
 Qui frappe bien est cher à l'empereur»!

LXXXVII

Roland est preux, mais Olivier est sage.
 Ils ont tous deux merveilleux vasselage,
 Et dès qu'ils sont à cheval, sous l'armure,
 Mourraient plutôt qu'esquiver l'aventure.
 Ils sont hardis, et fier est leur langage . . .
 Félons païens chevauchent avec rage.

⁶ le cor de Roland ⁷ entendu

Dist Oliver: «Rollant, veez en alques:
 95 Cist nus sunt près, mais trop nus est loinz Charles.
 Vostre olifan suner vos nel deignastes;
 Fust i li reis, n'i oüssom damage.
 Gardez amunt devers les porz d'Espagne,
 Veeir poez, dolente reregarde;
 100 Ki cest fait, ja mais n'en ferat altre»!
 Respunt Rollant: «Ne dites tel ultrage.
 Mal seit del coer ki el piz se cuardet!
 Nus remeindrum en estal en la place;
 Par nos i ert e li colps e li caples». Aoi.

LXXXVIII

105 Quant Rollant veit que la bataille serat, (1110)
 Plus se fait fiers que leon ne leupart.
 Franceis escriet, Oliver apelat:
 «Sire cumpainz, amis, nel dire ja!
 Li emperere, ki Francais nos laisat,
 110 Itels vingt milie en mist a une part
 Sun escientre n'en i out un cuard.
 Pur sun seigneur deit hom susfrir granz mals,
 Et endurer e forz freiz e granz chalz,
 Sin deit hom perdre del sanc e de la char.
 115 Fier de ta lance e jo de Durendal,
 Ma bone espee, que li reis me dunat.
 Se jo i moer, dire poet ki l'avrat
 Que ele fut a un noble vassal».

Olivier dit: «Voyez un peu, Roland.
 Ils sont tout près; Charle est trop loin. Si vous
 Aviez daigné sonner votre olifant,
 Il serait là: tout irait mieux pour nous.
 Aux ports d'Espagne, ah! regardez les nôtres,
 L'arrière garde, à grands périls promise:
 Ceux qui sont là n'en verront jamais d'autres».
 Roland répond: «Ne dites pas sottise.
 Mal soit du cœur atteint de couardise!
 Nous tiendrons pied sans nous laisser abattre:
 A nous ici de battre et de combattre»!

LXXXVIII

Roland, voyant qu'un combat se prépare,—
 Plus fier que n'est lion ou léopard,
 S'adresse aux Francs, et puis à son ami:
 «Sire Olivier, ne parlez plus ainsi.
 Notre empereur nous a laissés ici
 Avec vingt mille hommes choisis à part,
 Dont il sait bien que pas un n'est couard.
 Pour son seigneur on doit souffrir grands maux,
 Endurer tout, et grand froid et grand chaud,
 Perdre le sang et la chair, s'il le faut.
 Brandis ta lance, et moi ma Durendal,
 Ma bonne épée, don du roi notre sire;
 Et si je meurs, qui l'aura pourra dire
 Qu'elle appartint à très noble vassal».

Les hommes de Roland se battent contre une force (commandée par Marsile) vingt fois supérieure à la leur, et malgré la bravoure de ses hommes, l'arrière-garde de Charlemagne est exterminée. Lorsqu'il ne reste plus que soixante combattants, Roland accepte finalement de faire sonner son olifant, afin que Charlemagne venge la mort de ses compagnons. Il souffle tellement fort que sa tempe *explose* (ses veines éclatent). Charlemagne, quant à lui, continue à s'éloigner avec le gros de l'armée, persuadé par Ganelon que le son du cor, qu'il entend, n'est pas un appel à l'aide. Mais Charlemagne finit par soupçonner une trahison et fait demi-tour, mais il arrive trop tard. Toute l'arrière-garde est morte.

Plus tard, l'armée de Charlemagne va venger la mort de Roland en écrasant une immense armée représentant l'ensemble des peuples musulmans. Puis Charlemagne retourne à Aix-la-Chapelle et apprend la triste nouvelle à la belle Aude, sœur d'Olivier et fiancée de Roland, qui meurt sur le coup. Ganelon dont le comportement était suspect, est passé en jugement. Toute sa famille le soutient dont le chevalier Pinabel qui annonce qu'il combattra quiconque veut accuser Ganelon. Alors, un parent de Roland nommé Thierry d'Anjou défie Pinabel en combat singulier : c'est le « Jugement de Dieu », car celui qui vaincra ne vaincra que grâce à Dieu. Thierry tue Pinabel, prouvant la culpabilité de Ganelon qui est mis à mort ainsi que les trente membres de sa famille qui avaient clamé son innocence.